

*Avec tout le Barnum
et son train*

Cette édition a fait l'objet d'un tiré à part limité à quinze exemplaires numérotés, sous couvre-livres personnalisés et accompagnés d'un dessin original de l'auteur.

Elle a été présentée à l'occasion de l'hommage à Laurent Danchin, rendu le 17 décembre 2017 à la Manufacture des tabacs de Nantes.

Jean-Luc Giraud

**AVEC TOUT LE BARNUM
ET SON TRAIN**

MYCELIUM

MYCELIUM



Photo du haut : Fontaine-le-Port, octobre 1974.

Photo du bas : Abbaye d'Auberive, juillet 2014. Au vernissage de l'exposition Mycelium « Génie savant, Génie brut » dont Laurent Danchin était le commissaire.

À MON MERVEILLEUX AMI
Lorenzo il Magnifico

Je dédie cet album à la mémoire de Laurent Danchin, dont l'amitié a illuminé ma vie.

Peut-être arriverai-je un jour à raconter un peu de notre histoire, depuis notre rencontre à Asnières en 1969 jusqu'à cette joyeuse aventure en commun que fut Mycelium¹ ?

Dès à présent il vous fait signe, ombre riieuse et bienveillante, dans nombre des petites histoires ici proposées.

1. Lien vers le site Mycelium, créé par Laurent Danchin et Jean-Luc Giraud : www.mycelium-fr.com

... Mais où sont donc passés nos morts que nous aimons et qui ont mis toute une vie pour ressembler à ce qu'ils sont, pour disparaître si facilement, et se laisser soustraire à nos regards ? Où s'en vont leurs traits que nous chérissons et qui resteront pour toujours gravés en nous ?

Extrait du texte de Laurent Danchin rédigé à l'occasion des funérailles de son beau-père Pierre Gourut, le 8 décembre 2016 en l'église luthérienne Saint-Jean, Paris.

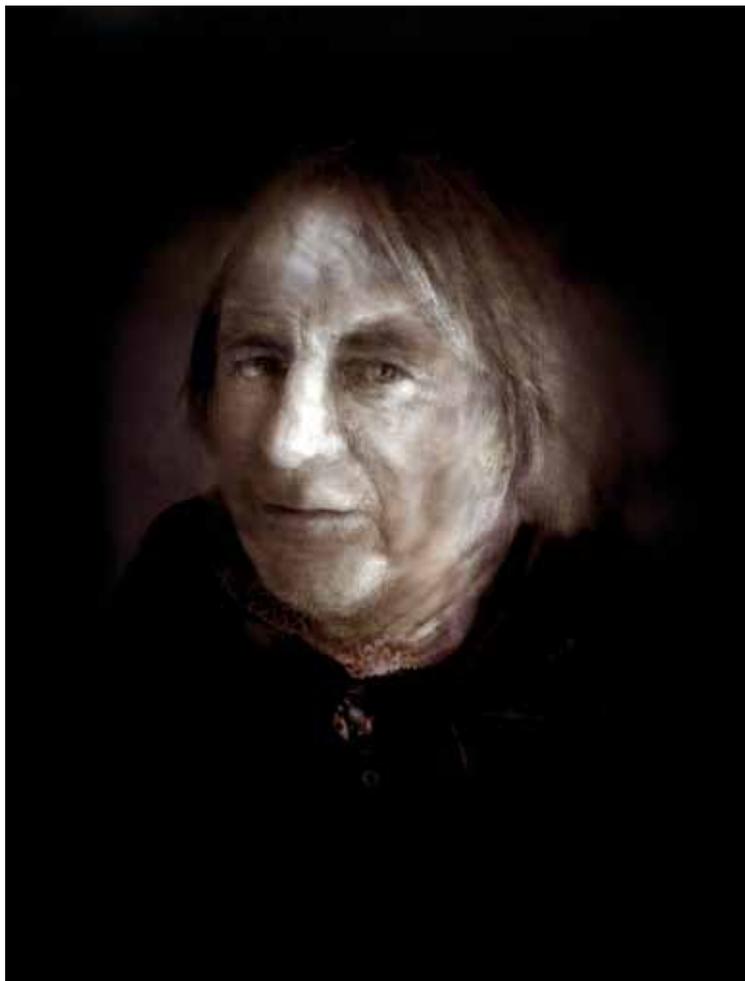
Laurent est lui-même décédé le 10 janvier 2017, il venait d'avoir 70 ans.



Laurent Danchin vacancier, 2013



L'Érudit souriant, 2017



L'Esprit du Kairos, 2013



Belonging to the Happy Few, 2012

*Nos existences sont en réalité, par l'hérédité,
aussi pleines de chiffres cabalistiques, de sorts jetés,
que s'il y avait vraiment des sorcières.*

MARCEL PROUST

L'ARRIÈRE-PETIT-FILS DE L'ARCHIDIACRE

Au moment de ma naissance, le 2 mai 1945, la neige tombait en abondance et les cloches de toutes les églises de Saint-Étienne sonnaient à l'unisson.

Ma mère ne fut pas étonnée de ces deux phénomènes inhabituels. Ils ne firent que la conforter dans sa prémonition qu'elle allait mettre au monde un garçon promis à un destin exceptionnel. En réalité, l'allégresse des carillons célébrait la prise de Berlin par les armées alliées.

Les raisons du choix de mon prénom ont été cocasses : lassée d'entendre mes parents se quereller à ce sujet, ma sœur Yolande leur suggéra de s'inspirer des leurs. Jeanne deviendrait Jean et Lucien, Luc. « Jean-Luc, c'est un prénom très à la mode », avait-elle ajouté pour finir de les convaincre. Yolande devait mourir deux ans plus tard, elle avait 17 ans.

Ce prénom destiné à clore une dispute a-t-il façonné en moi une certaine façon de réagir ? Dès que survient un conflit,

je m'efforce par tous les moyens de l'apaiser, voire de le nier. Je suis le genre de type disposé à faire la paix avant même la déclaration des hostilités.

Joséphine Bouvard, ma grand-mère, était née d'une passion (ou d'une passade) entre une jeune bourgeoise lyonnaise de 17 ans et un inconnu. Déshonneur ! La jeune mère se retrouve au couvent (selon la légende familiale, elle y mourra de honte et de chagrin peu de temps après) et le bébé est confié à une famille de paysans savoyards. Elle n'apprend le secret de ses origines qu'à sa majorité, quand des messieurs en carrosse l'enlèvent de la ferme et la conduisent à Lyon. Il faut la marier. On lui présente un gendarme. L'indomptable Joséphine s'enfuit, saute dans le premier train et se retrouve à Saint-Étienne où elle épousera Joseph Barbier, fils de paysan et modeste tailleur.

Ce récit a accompagné toute mon enfance. Il légitimait pour ma mère sa certitude qu'un autre sang que celui des gens ordinaires qui nous entouraient courait dans nos veines. Je l'entends encore dévider pour moi l'écheveau de ses supputations quant à l'identité de son inconnu et mystérieux grand-père. Il ne faisait pour elle aucun doute qu'on avait affaire à quelqu'un de haute naissance. Seules de cruelles raisons avaient pu le contraindre à abandonner ainsi son amante et son bébé. La crainte d'un scandale diplomatique peut-être ? Il n'aurait pas été étonnant qu'il se fût agi d'un aristocrate étranger. Son intuition la poussait vers une origine italienne. Pour finir, une voix lui avait révélé que c'était également un artiste.



Joséphine Barbier, née Bouvard et Marius Barbier

Convaincue que la destinée avait décidé que je ressemblerais à ce personnage, elle ne me traitait jamais autrement que comme si j'avais été le Petit Lord Fauntleroy². Quand j'ai atteint l'adolescence, elle m'a encouragé à entrer aux Beaux-Arts.

C'est par mon oncle Marius, le mauvais garçon de la famille, que j'ai appris, voici quelques années, une partie de la vérité sur cet ancêtre mythique. Il s'agissait d'un archidiacre parisien, m'a-t-il affirmé d'un ton amusé : « Tout le monde le savait ! »



Le gâteau d'anniversaire de mes 5 ans

2. Frances Hodgson Burnett. *Le Petit Lord Fauntleroy*, 1886.

« ... *Et voilà-t'y pas que l'oncle Marius débaroule dans l'église avec tout le Barnum et son train !* »

Mon père, LUCIEN GIRAUD

AVEC TOUT LE BARNUM ET SON TRAIN

Quand mon père voulait souligner auprès de son auditoire l'importance exceptionnelle, lors d'un événement auquel il avait participé, de l'entrée en scène d'un personnage, il terminait inévitablement sa phrase par cet ajout emphatique :... *avec tout le Barnum et son train.*

Enfant, je lui avais souvent demandé le sens de cette formule dont le sous-entendu grandiose enchantait mon imaginaire. Ses explications aux allures de conte de fées m'avaient ravi : il était question d'un train mythique qui avait sillonné la terre en transportant le plus grand cirque du monde avec à son bord rien moins que le légendaire Buffalo Bill.

C'est bien plus tard que j'ai pris connaissance des précisions historiques nécessaires à la compréhension de l'expression. Le cirque Barnum et Bailey – *the Greatest Show on Earth* – a parcouru l'Europe durant six ans au début du siècle, donnant des représentations dans des centaines de villes. Il se déplaçait par voie ferroviaire : soixante-huit wagons composant quatre trains spéciaux. Le grand Buffalo Bill en était l'attraction principale.

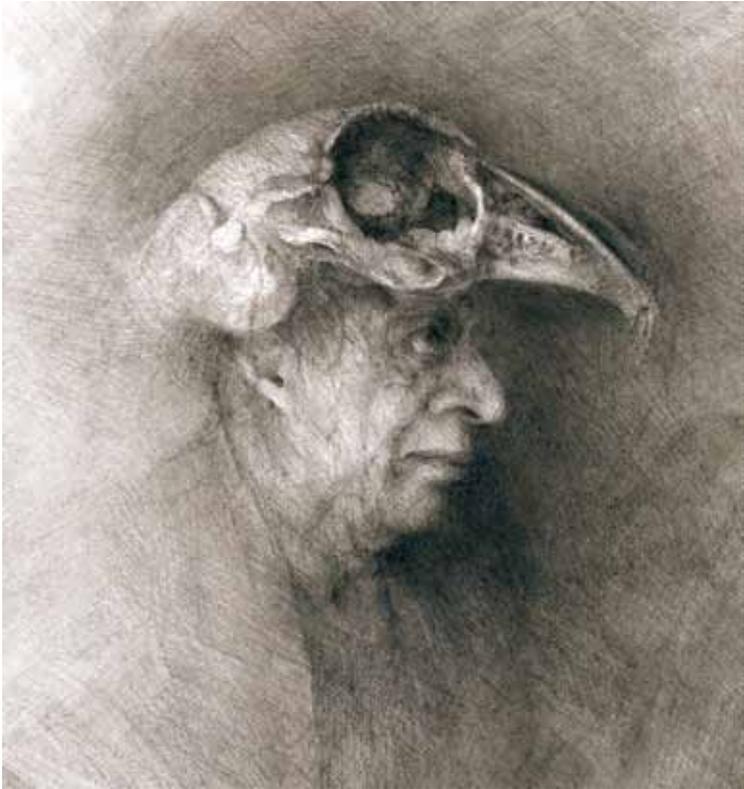
L'année 1902 fut consacrée à la France et son passage à Saint-Étienne est attesté au mois d'août.

Mon père né en 1906 n'a pas pu assister au spectacle. Il ne faisait sans doute que répéter une expression fétiche utilisée par mon grand-père, qui avait enchanté son enfance.

À la recherche d'un titre un peu loufoque pour cet album, cette expression venue de temps anciens m'a paru fort bien convenir.



Jeune homme en jardinier, 1977



Le Petit-Fils du mineur de fond, 2014

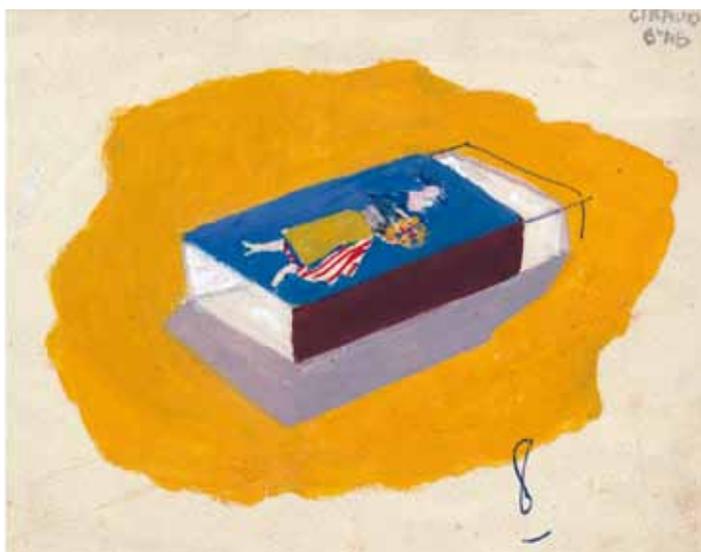
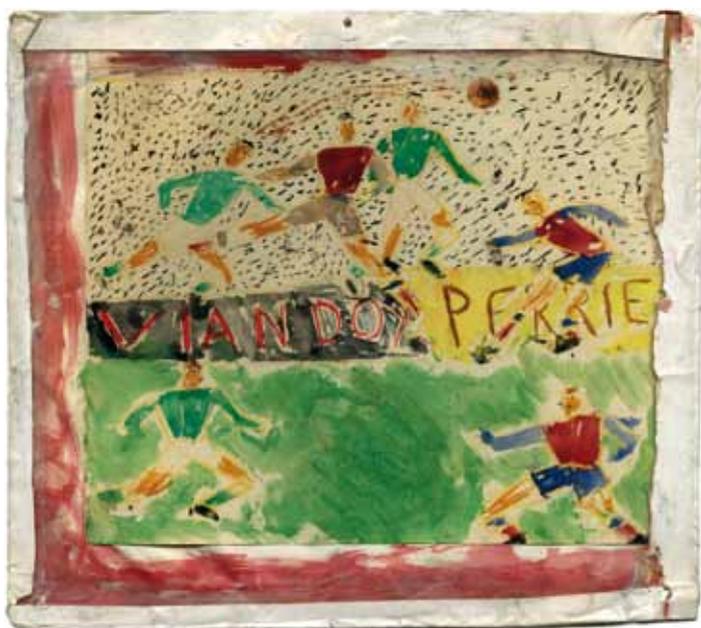
LE GENDARME ET LE PROFESSEUR

Durant toute mon enfance, ma mère m'a beaucoup poussé à dessiner, et j'éprouvais un grand plaisir à le faire. J'avais deux sujets de prédilection : les exploits de l'AS Saint-Étienne et la mer, que je n'avais jamais vue. Ma mère était convaincue que je serais plus tard un grand artiste, certitude qui inquiétait un peu mon père. Aussi décida-t-il un jour de recourir à un avis indéniablement compétent, en l'occurrence celui d'un de ses amis, gendarme de profession.

Je connaissais de vue cet énorme monsieur, qui s'arrêtait à la maison pour boire un coup avec mon père. Par sa stature gigantesque, son uniforme, sa moustache et son accent bizarre, il m'inquiétait un peu. C'est donc forcé et tremblant que je lui ai montré quelques gouaches, en particulier une sorte de marine tempétueuse qui a fait son admiration. Je me souviendrai toujours de son commentaire :

– Té, Lucien, on voit bien que ton fils est un vrai artiste. Il peint le ciel vert. Les idiots disent que le ciel est bleu, mais à Marseille, il est vert. Il ira loin ton petit !

À la suite de cette intervention critique, qui encourageait le vœu de ma mère, je me suis mis à penser que j'allais peut-être devenir un artiste, et tant pis pour ma carrière d'aïlier gauche à l'ASSE.



L'année suivante, me retrouvant en classe de sixième au sévère lycée Claude-Fauriel, je faisais reposer, un peu craintif, mes meilleurs espoirs sur mes talents d'artiste. Mais cette belle confiance en moi, que m'avait inoculée le gentil gendarme avec son accent du Midi, s'évanouit dès le premier « vrai » cours de dessin.

Gémissez, ô mers tumultueuses ! Le professeur ratu-
ra dédaigneusement au stylo à bille mon premier dessin.
Il ne m'accorda même pas la moyenne.

J'ai pensé, bien sûr, que le jugement d'un vrai professeur de dessin du lycée Claude-Fauriel était plus légitime que celui d'un gendarme, et que j'avais été berné.

De toute façon, les cours eux-mêmes ne m'intéressaient pas, si bien que je comptai vite parmi les plus médiocres. Restait ma carrière de footballeur, dira-t-on. Las, très vite le prof de gymnastique se moqua publiquement de la nullité de mon potentiel sportif. Au vestiaire, le vaillant footballeur ! Et je remédiai, non sans sagesse, à toutes ces petites déceptions en tombant très sérieusement malade.

Plus tard, au sortir d'un long séjour en maison de repos et complètement perdu, suivant l'intuition de ma mère, qui en avait lu l'annonce passée dans le journal local, je passai, à l'âge de 15 ans, le concours d'entrée des Beaux-arts de Saint-Étienne. Elle était convaincue que je deviendrais architecte. Je n'ai jamais osé lui dire que l'école ne dispensait pas cette formation³.

3. Après avoir enseigné successivement aux beaux-arts d'Angers et de Nantes, j'ai fini par devenir maître-assistant à l'école d'architecture de Nantes (écho à la prémonition de ma mère ?).



Aussi beau qu'un mirliton, 1982



Jeanne Giraud

DOIGTS DE FÉE

Hormis d'incertaines envies de voyage, auxquelles se mêlaient confusément le rêve mystique de suivre les pas du père de Foucauld ainsi que l'espoir insensé de séduire un jour une belle étrangère qui ressemblerait à Marina Vlady, bouleversante princesse de Clèves au cinéma, j'étais désormais en manque total d'objectifs. C'est donc avec soulagement que j'adoptai la vocation que ma mère m'avait inventée.

Après avoir obtenu le diplôme de fin d'études à Saint-Étienne, je me suis inscrit aux Beaux-Arts de Paris où j'ai habité durant quatre ans, jusqu'en 1970. Ayant obtenu une bourse d'études pour l'académie de Copenhague, je me suis installé au Danemark, où je me suis marié.

En 1975, de retour en France avec mon épouse Anette et son fils Anders, je devins professeur à l'école des beaux-arts d'Angers.

Inutile d'ajouter que ma mère était très fière de mon parcours, et que cette pensée me réjouissait.

Peu après survint alors un événement inattendu à ma première visite auprès de mes parents. Nous finissons juste de dîner, quand mon père s'adressant à ma mère dit :

– Jeanne, tu devrais montrer tes broderies à Jean-Luc.



Celle-ci va chercher, un peu de mauvaise grâce, un carton à chaussures caché dans un placard et me présente un empilement de petites broderies raffinées aux couleurs chatoyantes.

Je découvre tout un univers d'inspiration mystique : paysages hantés d'oiseaux fabuleux, personnages de contes de fées, vases ruisselant de somptueux bouquets de fleurs, et même hommages au tao.

La technique est à la fois atypique et savante. Il me revient alors le souvenir de ma mère me racontant qu'après avoir obtenu son certificat d'études primaires, elle avait travaillé dans un atelier de broderie.

– On m'avait surnommée Doigts de fée.

Je n'en crois pas mes yeux.

– Maman, mais c'est toi l'artiste de la famille !

– Tais-toi, c'est juste un passe-temps.

Je lui demande en repartant de Saint-Étienne si elle veut bien me confier quelques-unes de ces broderies.

– Prends-les toutes, et surtout offre-les à tes amis qui t'aiment tant.

Je n'ai pas manqué de réaliser ce vœu, mais je me suis également empressé de les montrer à différentes personnes, dont le directeur de l'école des beaux-arts d'Angers de l'époque, Pierre Thézé. Enthousiaste, il me propose aussitôt d'organiser une exposition dans la galerie de l'école. Ma mère s'y oppose, prétendant qu'il s'agit simplement d'un geste amical envers son fils. Un jour, je les montre à Laurent Danchin qui les trouve magnifiques.

Le hasard veut qu'il parte le lendemain pour Lausanne où il a rendez-vous avec Michel Thévoz, alors directeur des Collections de l'art brut. Il emporte avec lui les broderies dans leur vieux carton. Michel Thévoz, immédiatement séduit, demande à faire l'acquisition de quinze d'entre elles pour le musée.

Tout heureux j'en avise ma mère, en la félicitant... bien maladroitement d'ailleurs.

– Je te l'avais dit, c'est toi l'artiste de la famille. Tu entres même au musée.

Assurant n'y rien comprendre, elle accepte la proposition de M. Thévoz, avec beaucoup de réticence. Peut-être s'agissait-il de rendre service à un de mes amis ?

Quand elle reçoit le chèque en provenance du musée de Lausanne, elle me l'envoie aussitôt, précisant assez sèchement qu'elle n'a pas besoin d'argent.

Ce qu'elle considérait comme des supports de méditation intimes, et en aucun cas des œuvres d'art, ne pouvait avoir un rapport quelconque avec cet argent qu'elle méprisait.

Ma mère cessera définitivement de broder à la mort de mon père, en 1982⁴.

4. Au fil des années, j'ai réalisé plusieurs expositions présentant les broderies accompagnées de mes dessins. Laurent et moi avons réalisé en 2015 un entretien à propos de l'œuvre de ma mère, « Doigts de fée », publié en novembre 2016 dans la collection *Les Bonbons de Mycelium*, aux éditions Lelivredart. J'y raconte ce que je crois avoir compris de cette mère très singulière, dont l'univers mental m'a toujours semblé proche de celui d'*Alice au pays des merveilles*.



LA FLÈCHE FATALE

Octobre 1968. Nous sommes une trentaine d'apprentis artistes à attendre dans un somptueux salon de l'hôtel Meurice la venue du professeur.

Chacun d'entre nous dispose d'un chevalet. Une estrade élégamment habillée de blanc, surmontée d'un fauteuil aux allures de trône a été installée.

Le maître arrive et nous explique avec son éloquence inimitable que le but de cette leçon de dessin est d'arriver « à saisir l'essence sublime et étincelante du jaillissement de la flèche du Parthes ».

Un moment de silence recueilli s'ensuit avant que n'apparaisse un éphèbe au corps vigoureux vêtu à l'antique et porteur d'un arc immense. Il s'immobilise un bref instant dans une posture souveraine, pointant son arme vers les nues, puis détale aussi soudainement qu'il était arrivé.

Salvador Dalí, majestueusement immobile dans son fauteuil, fixe les pauvres créatures éperdues qui s'acharnent sur une malheureuse feuille format Raisin dans l'espoir d'arriver à représenter l'esprit de la flèche sacrée. Au bout de dix minutes, il déclare la séance terminée. Il va procéder à la correction. Nous passons en file indienne devant lui chacun avec son dessin.

À chaque fois, il le brandit en préférant un commentaire des plus sommaires. Il en sélectionne quelques-uns en vue d'une exposition, et les heureux élus rosissent de plaisir.

Je n'ai hélas pas l'honneur d'en faire partie. À la vue de mon gribouillis le maître s'exclame : « Ce jeune homme n'a pas été atteint par la flèche du Parthes ! » Puis il me murmure à l'oreille : « L'accroche de la cheville est de travers. »



Crépuscule près de Delft, 2016



Un hiver scandinave, 1980

LA FILLE QUI RIT, ET QUI RIT ENCORE

OU

A Simple Twist of Fate

(Bob Dylan)

Depuis l'automne 1970, je suis étudiant à l'Académie royale de Copenhague. C'est Svend Hvass, un étudiant en architecture danois rencontré à Paris, qui m'a convaincu de le rejoindre.

Il a organisé pour ma venue une exposition dans une petite galerie située dans les sous-sols de l'académie, Rødkælderen (la cave rouge).

Alors que je suis de garde, un visiteur m'aborde. Son allure détonne, en regard du look hippy omniprésent à l'époque. Avec sa barbichette soignée, ses petites lunettes dorées, et son loden vert bouteille, il me fait penser à un enseignant protestant. Il se présente : Bent Jensen, professeur de danois dans un lycée de Saksøbing, une petite ville proche de Copenhague. Il se dit galeriste, en amateur, et me propose d'exposer dans sa grande demeure.

Quelques mois plus tard, me voici dans la grosse Volvo de Bent, au milieu d'un tourbillon de flocons. L'aimable galeriste n'est pas seul, une jeune fille l'accompagne, ravissante comme dans un rêve d'enfance. Il s'agit de sa sœur. Elle me sourit, une fille m'avait-elle déjà souri aussi délicieusement ? Et elle rit, elle n'arrête pas de rire. Alors, poussé par une audace

inhabituelle, je dessine un cœur dans la buée de la vitre. Elle rit à nouveau, se penche vers moi et me donne un baiser sur la joue. Le frère ne réagit pas, j'en déduis que c'est un brave type.

La demeure de Bent est un manoir richement meublé. J'ai un regard distrait pour mes dessins, accrochés aux murs d'un vaste salon. Je n'ai d'yeux que pour mon amourette naissante qui me suit et rit en silence.

Arrivent les invités : des collègues de Bent et des personnes aux allures de notables de province. Parmi eux, un géant barbu et chevelu, qui me fixe avec intensité. S'agirait-il d'un allumé de Christiania, d'un troll, ou même du dieu Thor en personne ?

La cérémonie du vernissage me paraît interminable, avec ses discours en danois que je ne comprends pas. Mais la jeune fille est là, les yeux sur moi, avec ses sourires comme des promesses.

Un repas suit aux allures de banquet. Les premiers *skål* traditionnels s'accompagnent de toasts de bienvenue conventionnels en mon honneur. Mais bien vite l'atmosphère change, au rythme soutenu des verres d'aquavit ingurgités cul sec par les convives, puis du vin rouge qui coule à flots. Envolées toutes les conventions ! On braille, on gesticule, on se met à l'aise. La directrice du lycée, à demi dévêtue, danse sur la table, accompagnée des hourras et des applaudissements de ses subordonnés.



Happy Copenhagen, 1980

On se retrouve ensuite dans un autre salon où la fête continue, dans une incroyable frénésie collective. Ça danse, se bouscule, se tripote, dans un déferlement de musique rock. Agrippé à ma partenaire qui rit, je me contorsionne aussi vigoureusement qu'il m'est possible.

Vient l'instant où je me lance dans une figure chorégraphique un peu audacieuse, et vlan ! c'est la chute, où j'entraîne ma fée. Béni soit cette maladresse, l'un contre l'autre sur le tapis c'est bien naturel de se caresser et de s'embrasser. Quelle audace, me suis-je dit, et quel talent de séducteur ! Mais la situation n'est pas sans danger, le troll s'acharne à sauter à pieds joints tout contre nous, il hurle, et le plancher tremble. Je vais bientôt avoir la tête écrabouillée ! Ma conquête ne semble pas inquiète. Je l'interroge : Qui est donc ce monstre ?

– C'est mon mari !

– Que fait-il dans la vie ?

– Il est pasteur !

Plus tard dans la nuit, la fête désormais éteinte, je me fais un devoir d'accompagner ma conquête jusqu'à sa chambre. Elle sourit toujours. Une fois dans la chambre, elle se déshabille avec naturel, je commence à faire de même. Elle me regarde alors, elle sourit toujours, mais d'un sourire navré : « Si ça ne te dérange pas, je préfère qu'on ne fasse pas l'amour. Surtout ne le prends pas mal. Mais je suis si fatiguée, j'ai déjà couché avec plusieurs autres hommes ces jours-ci. »

Elle s'est couchée, et s'est endormie aussitôt ; je l'ai contemplée un long moment et j'ai regagné ma chambre. Le lende-

main matin, elle et Bent m'attendaient pour le petit déjeuner. Ils semblaient reposés et sereins, si respectables aussi. Mon hôte était satisfait du vernissage, l'exposition était un succès, il y avait eu des acheteurs. Il m'a remercié, de façon très professionnelle. Et tandis que je montais dans la Volvo pour être reconduit à la gare, elle m'a embrassé sur la joue avec délicatesse.

Je l'ai croisée à nouveau quelques années plus tard. J'avais été invité à découvrir un nouveau bistrot de Copenhague par mon copain François, peintre espagnol tonitruant et compagnon habituel de mes vagabondages nocturnes. « C'est un endroit louche », avait-il assuré.

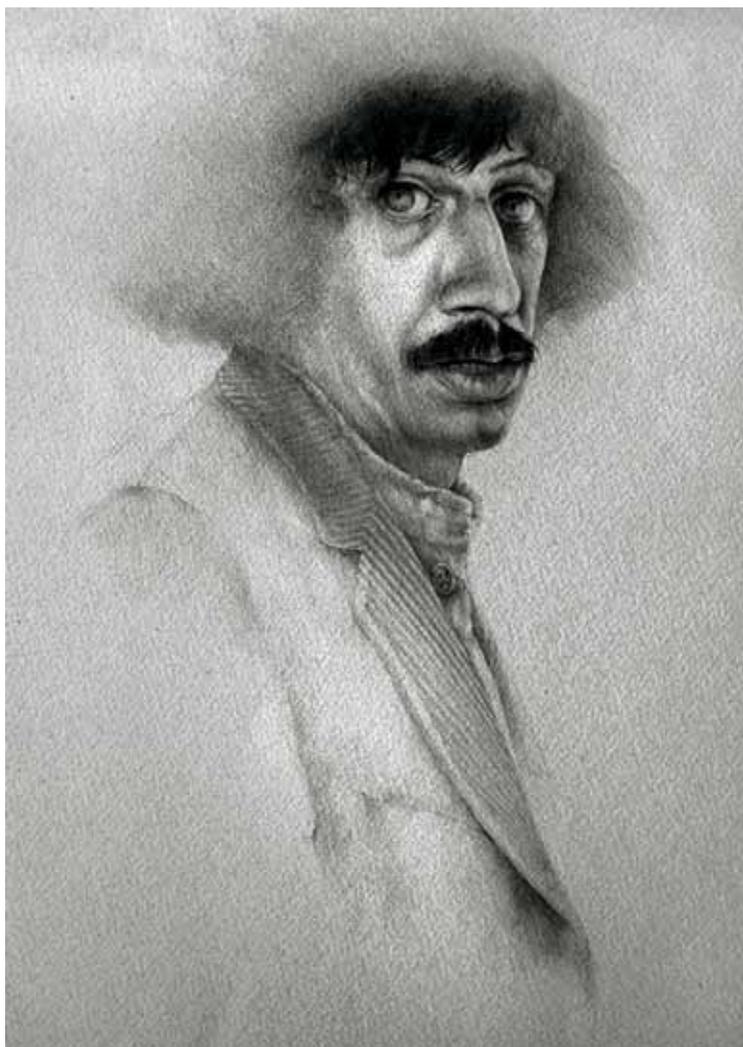
La clientèle était inquiétante, c'est vrai, et le patron peu engageant. Mais la serveuse était si jolie et si fraîche, et elle riait, riait.

Ma fée semblait heureuse de me revoir, mais n'avait pas de temps pour moi, à cause des nombreux clients.

En repensant à elle, désormais, j'ai un regret, un seul regret : avoir oublié son prénom.



L'inoubliable François Tersol



Gray Street, 1977

UN CADEAU POUR LE BAL DES POMPIERS

L'histoire se déroule en 1978. J'ai reçu par l'intermédiaire d'un ami la possibilité d'occuper gratuitement une galerie à Paris durant un mois, avant que celle-ci ne ferme. Quelle aubaine, et en plus rue Vieille-du-Temple ! Je pressens que je vais faire un tabac.

Le vernissage est un joyeux succès car j'ai la chance de connaître un certain nombre de vieux amis fidèles, mais dès le lendemain : le désert ! En trois semaines d'exposition les visiteurs se comptent sur les doigts d'une seule main. Mais il en aura suffi d'un seul pour que je garde de ce fiasco un souvenir quasiment enchanteur.

Installés sur la mezzanine qui domine l'étroite salle de la galerie, mes amis Yves Ferry, Laurent Danchin et moi sommes occupés à vider mélancoliquement une bouteille d'un whisky acceptable quand se produit le plus improbable des événements : la clochette de la porte d'entrée annonce la venue d'un visiteur. Et quel visiteur ! un gigantesque pompier en uniforme d'apparat, comme envoyé par le grand Bouguereau à l'un de ses admirateurs.

Nous l'accueillons avec enthousiasme et je me présente dignement quand, pas très à son aise, il demande à parler au « propriétaire de la boutique ». Le bal des pompiers se prépare et il fait la tournée des commerçants du quartier, espérant de leur générosité des cadeaux pour alimenter les lots de la grande loterie.

Il tombe bien, je suis la générosité incarnée ! Comme beaucoup, je conserve de l'enfance un sentiment d'affection et de confiance indéfectible envers la corporation des vaillants guerriers du feu.

Je me précipite, décroche et lui tends sans détour le préféré de mes dessins, sous le regard ébahi des copains. Nous pouvons voir alors comme une expression d'inquiétude suspicieuse envahir le visage du quémendeur. Tout en me remerciant un peu aigrement, il s'enquiert du prix de l'objet. La somme le laisse incrédule : si cher que ça ? (il s'agissait d'environ 300 euros).

Pour le convaincre, je lui montre la liste des prix. Toujours méfiant, il me demande si j'ai bien le droit de le donner. Je le rassure : c'est moi qui l'ai fait.

– D'ailleurs regardez-moi et regardez le dessin, c'est un autoportrait.

Il tente l'expérience et, dans l'instant, nous comprenons à son air désesparé qu'il s'agissait d'une très mauvaise idée de ma part.

Il se reprend cependant vite et me tend avec dignité une feuille à remplir et à signer pendant qu'est improvisé un paquet cadeau.

– Les pompiers vous remercient, c'est un lot de valeur, et le voilà reparti, mon autoportrait sous le bras.

C'était il y a quarante ans. Qu'est-il advenu depuis de cet autoportrait promu l'un des plus beaux lots de la tombola du grand bal des pompiers ?

LE FANTÔME DU LAPIN

En septembre 1969, me voici maître auxiliaire de dessin au lycée Saint-Exupéry de Mantes-la-Jolie. Un collègue avec qui j'ai sympathisé, Paul Jolas, propose d'exposer mes tableaux à la bibliothèque municipale.

À cette époque l'appellation « Art Contemporain » n'existait pas et l'art conceptuel n'était pas encore en vogue. La seule voie qu'il convenait d'emprunter était celle de l'art abstrait. La nuit dans ma chambre de bonne, fumant des Gauloises en fredonnant *La Bohème* de Charles Aznavour, je barbouillais avec opiniâtreté des grandes toiles inspirées de Bissière, le maître que je vénérais, m'éreintant à ne pas démeriter en descendant au-dessous du format 30P.

C'est une série de ces toiles aux titres évocateurs, *Jardin dans la brume*, *Jardin l'hiver au petit matin*, que je présentai à cette exposition. Ma première exposition !

Arrive le vernissage. Il y a du monde même s'il s'agit surtout de copains parisiens, de profs et d'élèves du lycée.

Je suis en train de bavarder avec eux quand, fébrile, Paul Jolas déboule. Il m'empoigne et surexcité m'invite à le suivre. Une dame veut m'acheter une peinture.

Nous la retrouvons devant le chef-d'œuvre, recueillie comme Madame Verdurin écoutant la sonate de Vinteuil.



Portrait d'un dandy, 2010

Il s'agit de mon « fameux » *La Nuit. Petit jardin sous la pluie*, selon moi le plus réussi de la série : un ensemble bien charpenté de taches et de signes dans une gamme de verts sombres d'une suggestive mélancolie. Bissièresque certes, mais du jeune Giraud prometteur quand même !

Mon acheteuse est enthousiaste. Moi je ronronne tout en ayant du mal à suivre les méandres de ses éloges. Jusqu'à ce que : « Bla bla bla, j'ai toujours adoré les lapins. Depuis toute petite, j'en fais collection. J'ai des lapins en peluche, j'en ai en porcelaine et bien d'autres, alors vous imaginez quand j'ai vu celui-là ! Je me suis dit : ma petite, il te le faut. Je suis folle de votre lapin ! »

Suite à ce naufrage de mes illusions, j'abandonnai dans la douleur (mais aussi avec un secret soulagement) la peinture abstraite quelques semaines plus tard, pour me consacrer à de petits monotypes d'animaux fantasques inspirés des *Notes de zoologie* d'Henri Michaux, et des scènes de cirque.

Les réflexions gentiment dubitatives de Laurent Danchin, dont je venais de faire la connaissance, ont aussi joué leur rôle. J'avais vite perçu que mes grands barbouillages – qu'il qualifiait de « nuagistes » – ne l'inspiraient guère. Il préférerait de loin mon petit bestiaire, que j'avais jusqu'alors considéré comme un simple délassement dans ma douloureuse entreprise picturale. En signe de gratitude, je baptisai d'ailleurs une de mes créatures farfelues *La Danchinette*.



Le Lapin à choux, 2014

UN VÉRITABLE READY-MADE

Mai 2005. Mon vieil ami Ekkehart Rautenstrauch, avec qui j'enseigne à l'école d'architecture, me propose de partager avec lui une exposition dont il a eu l'idée au Temple du Goût, un lieu d'exposition Nantais.

Au moment de la mise en place, la fantaisie me prend d'accrocher derrière la table d'accueil un petit cadre acheté sur eBay.

C'est un cadre en bois à l'ancienne avec des volutes, rehaussé d'une légère dorure. Il contient trois photos formant comme un triptyque, avec au milieu un chien en majesté, et de chaque côté un homme, le même, assis sur un banc de jardin public à gauche, à côté d'une voiture à droite, avec deux autres chiens.

En accrochant ce cadre, je n'avais aucun désir de provoquer ou de faire l'original, pas davantage l'idée d'un manifeste artistique.

Ces photos si naïvement juxtaposées me touchaient, avec ce chien pareil à un enfant adulé, et l'homme en périphérie. Le mari décédé peut-être, à qui sa femme rend hommage ? À moins qu'il ne s'agisse du maître des chiens qui se place aux côtés de son préféré ?

Ces images désuètes, probablement ridicules aux yeux des amateurs d'art, auraient pu décorer la salle à manger d'un

voisin, du temps de mon enfance dans un quartier populaire de Saint-Étienne.

Un jour, le conservateur adjoint du musée des Beaux-Arts se présente à l'exposition. Je suis de garde, plutôt esseulé. Il se dirige vers moi et me salue avec amabilité.

Soudain, ayant aperçu le cadre, il se fige et s'exclame, à demi extatique : « Un véritable ready-made ! Un véritable ready-made ! » Qu'à cela ne tienne ! S'il lui plaît à ce point, je lui en fais cadeau. Je mentionne le prix que je l'ai payé, cinq euros, négligeant les frais de port pour ne pas paraître mesquin. Il me regarde avec effroi, comme si je lui proposais *La Joconde*, murmure qu'il lui est impossible d'accepter un tel présent et... sort précipitamment, à reculons, sans avoir même jeté un seul coup d'œil aux œuvres exposées.



MONOTYPES ESTIVAUX⁵

En 2013. L'hiver s'était étiré, lugubre. Le printemps ? Encore pire ! Des mois sans la moindre caresse d'un fugitif rayon de soleil. *La poisse au cul verdâtre* aurait dit mon défunt cousin Marcel.

... Et voilà que des experts climatologues assuraient qu'il y avait soixante-dix pour cent de chance pour que l'été à venir soit exécrable et que l'éventuel été indien, on peut s'en battre l'œil et faire une croix dessus.

... Et moi, moi bien sûr, pauvre de moi, avec sur ma peau et dans ma tête une impression de perpétuelle moisissure mortifère. Quelle énergie pouvais-je encore trouver pour répondre à l'objectif que je m'étais fixé : une petite exposition à Nantes en automne ?

Dans l'incapacité d'en imaginer un quelconque contenu, je m'appliquais sombrement à lui trouver un titre : « Ma dernière surprise-party », « The Last Waltz », « Guignoleries d'outre-tombe », ou encore « Le rebouteux déboîté, dans ses saisissantes moisissures ». Ce dernier avait ma préférence.

Une conversation avec mon ami Roger Brusetti va me mettre sur une voie salvatrice en m'invitant à la légèreté et à la désinvolture, antidotes souverains selon lui envers toute nécrose de l'esprit.

5. Texte d'introduction à l'exposition « Monotypes estivaux », galerie L'Atelier-expo, Nantes, septembre 2013.



Le Prince d'Aquitaine, 2013

– Pourquoi ne pas refaire des monotypes ?

... Pourquoi pas des monotypes, en effet.

J'ai commencé à encre mes premières feuilles, pareil à l'écolier devant son cahier de devoirs de vacances, avec le sentiment « qu'il fallait que j'assure ».

Peu à peu, le plaisir, et la légèreté, ont dépassé la besogne, au gré d'un été ensoleillé.

Si quelqu'un aujourd'hui me demandait ce que j'ai voulu exprimer, il considérerait à coup sûr ma réponse assez vaine ou prétentieuse : *Je voulais me montrer que j'étais encore vivant et drôle, et faire un pied de nez aux climatologues.*

Je m'étais également donné comme objectif de ne surtout pas faire d'autoportrait, ma « spécialité ».

Mais les quelques amis à qui j'ai montré ces monotypes ont semblé prendre du plaisir à me dire que je me trompais. En témoigne ce courrier de Laurent :

On a beau connaître ton univers, c'est un renouvellement complet à chaque fois, et ce noir des monotypes est magnifique. Malgré tout, on te reconnaît partout à travers les personnages ou les animaux, c'est le plus étonnant. Le créateur ne peut pas s'échapper à lui-même. On a fabriqué sa propre prison ou on est soi-même sa prison.

Laurent avait certainement raison, mais cette prison fut aussi un royaume où l'été indien resplendissait.



Suspicious, 2013



C'était il y avait très longtemps, 2013

LA CONFESSION D'UN BESOGNEUX

Il y aura toujours en moi comme une obligation de bien faire et de mériter, tout autant dans mes amitiés que dans mon « travail ». Quand j'emploie ce mot, à défaut d'un meilleur, j'englobe sans distinction mes anciennes activités d'enseignant et celles de dessinateur.

Marathonien du petit trait, je peux m'acharner des jours sur un dessin au crayon, multipliant les hachures minuscules avant d'en gommer la plupart, m'égarant dans des repentirs quasiment invisibles. Cet aspect savant de l'ouvrage me plaît et, sans doute, me rassure.

C'est pourquoi la pratique du monotype, qui ne permet pas le repentir, me procure, comme en contrepoint, un plaisir jubilatoire vaguement teinté de culpabilité.

C'est aussi pourquoi je blêmis quand on admire ces gr-ibouillis davantage que mes dessins qui demandent tant d'efforts.



Il charmait ses dimanches en dessinaillant.

JACQUES-ÉMILE BLANCHE,
Propos de peintre

NOS AMIS LES ÉCRIVAINS

En essayant de clarifier mes relations avec la pratique du dessin, j'en suis arrivé à quelques conclusions très simples.

Le dessin a toujours constitué pour moi un passe-temps paisible ainsi qu'un travail d'artisan particulièrement soigneux. Je n'ai pas vraiment d'imagination, mais c'est là une notion qui ne veut pas dire grand-chose à mon sens.

En revanche, j'ai une bonne mémoire et des connaissances en histoire de l'art et en littérature convenables. Ce sont là mes principales sources d'inspiration.

Autrefois, pour moi qui étais timide, l'habileté à dessiner s'est révélée d'une certaine efficacité et bienvenue pour être accepté dans des classes sociales auxquelles je n'aurais pas eu accès autrement... et pour séduire les jeunes filles. Aujourd'hui vieillissant, je rêve en dessinant, et c'est très bien aussi.

Dessinateur presque par accident, et sans vocation, je constate que cette manie plaisante ne m'a jamais apporté rien d'essentiel, sauf le plaisir.

Les horizons nouveaux, la certitude que la vie vaut d'être vécue et qu'elle sera lumineuse, et généreuse, c'est surtout à la littérature que je les dois. À l'instar de beaucoup d'adolescents solitaires, il a été réconfortant pour moi de rencontrer André Gide, Marcel Proust, Guillaume Apollinaire, Georges Simenon et beaucoup d'autres ! Je me sentais proche d'eux, bien plus que des vivants avec lesquels je partageais *la vie ordinaire*.

C'est toujours vrai aujourd'hui.

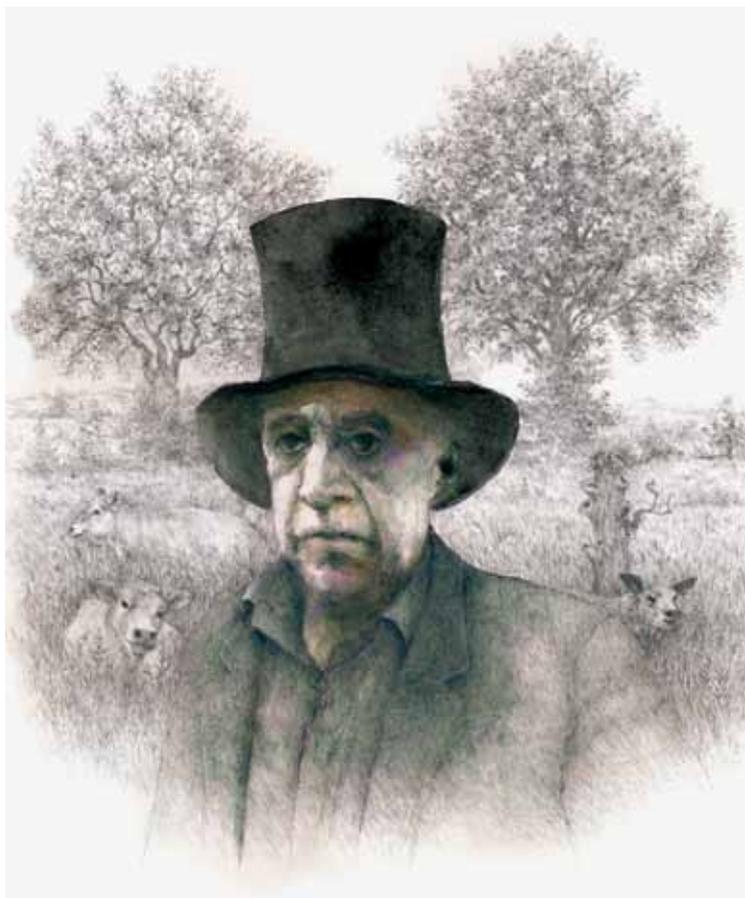
Avec les grands maîtres de l'histoire de l'art, envers lesquels j'éprouve une admiration tout aussi intense, ma relation est différente. Si la contemplation des chefs-d'œuvre de la peinture a illuminé ma vie, elle ne m'a pas aidé à en trouver le mode d'emploi, contrairement à la littérature.



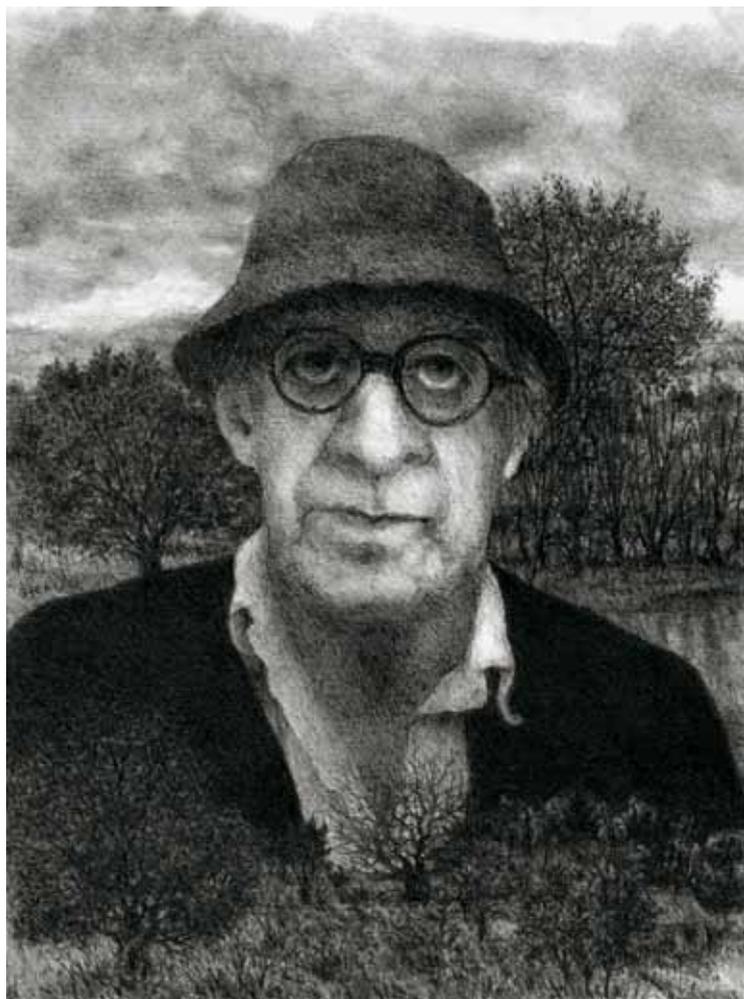
Les Guetteurs impavides, 2015



Les Troènes sentent bon par les beaux soirs de juin, 2011



Un promeneur au Pays des Grenouilles, 2015



Le Vénérable Locataire d'une campagne sobre, 2017

DESSINATEUR, C'EST TOUT

Source d'une sourde anxiété, il est assez dévalorisant pour un dessinateur de voir son travail ne s'inscrire dans aucun courant artistique répertorié. Ce fut mon cas durant de nombreuses années, mais cela vient de changer. Suite à une exposition dans une galerie parisienne, me voilà catalogué « hors les normes ». Sans vouloir faire la fine bouche, je ne peux m'empêcher d'être « gêné aux entournures ». En effet, on ne m'a pas expliqué de quelles normes il s'agissait.

Le label « classique » me conviendrait, mais il n'a hélas plus cours. Il ne m'aurait pas déplu, sinon, mais je suis en retard d'une génération, de faire partie de l'« école fantaisiste », en compagnie de Toulet et du facétieux Carco dont je me sens si proche (*La Bohème et mon cœur* !).

Dans sa compassion coutumière, toujours à l'écoute de mes désarrois, Laurent m'a un jour suggéré la catégorie « néo-médiéval ». Cela sonne bien, et flatte ma nostalgie de la vie monastique et mon admiration pour les humbles moines enlumineurs.

Tout en scrupules, je me retrouve embarrassé quand il s'agit de qualifier la nature des images que je produis. Je n'aime pas le terme « Travaux » que je trouve peu approprié, mais utiliser « Œuvres » serait incongru et « Boulots » trop familier.

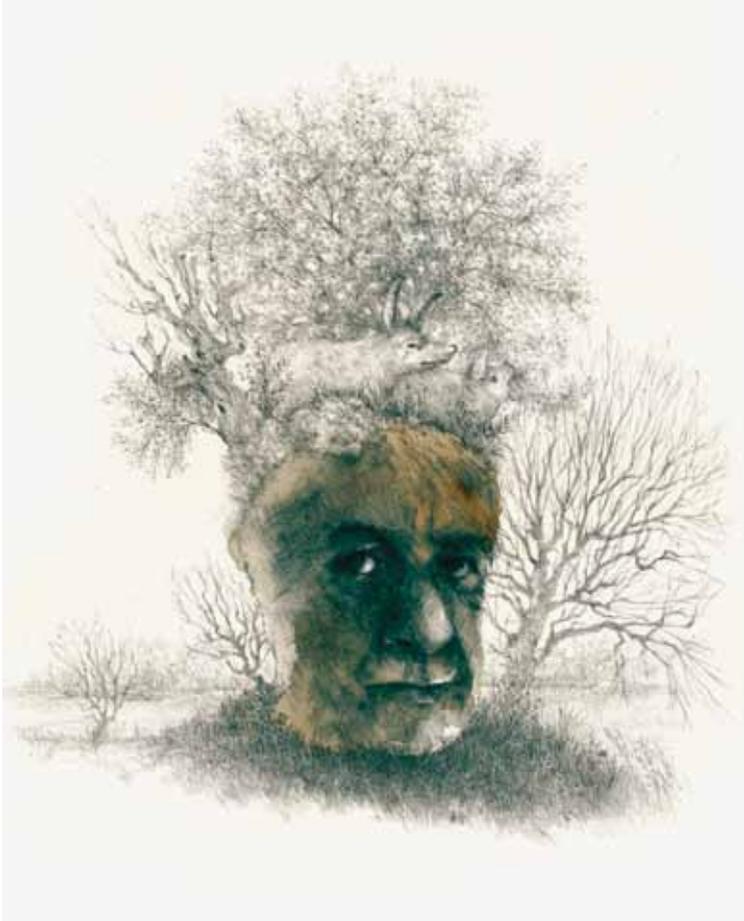
N'étant pas référencé dans la catégorie « artiste contemporain », je me garderais par ailleurs bien d'employer le terme de « Pièces ».

« Barbouillages », « Gribouillis » ou encore « Œuvrettes » me paraissent plus convenables mais pourraient paradoxalement apparaître assez immodestes.

De même, l'appellation « Artiste », trop généraliste et vaguement dévalorisante, me gêne. Quant à « Plasticien », quelle monstruosité !

« Inventeur » me plairait. Mais un inventeur dans la lignée du gentil et naïf chevalier blanc qu'Alice rencontre dans *À travers le miroir*. Je pourrais ainsi couper court aux questions sur le sens de mes images par un péremptoire et définitif « *It's My Own Invention* ».

En définitive « Dessinateur » a ma préférence. Délicieusement désuet, il fleure le chic et le modeste. Un statut qui correspond bien au laborieux filiforme du petit trait que je suis.



Paysage sentimental, 2015



Au royaume de Dumky (la chatte de la famille Danchin), 2016

L'ASSISTANTE NOCTURNE

Beaucoup de peintres et dessinateurs partagent ce rituel : au réveil, on traîne devant son café, on rêve. Puis, avec lenteur, jouant l'indifférence, on s'approche du chevalet ou de la table de travail où attend la bricole sur laquelle on a besogné jusqu'à tard la nuit.

Tiens, finalement c'est pas si mal ! ou alors : *Décevant, pourrait mieux faire.*

Ces jugements, dans mon cas toujours cléments, n'engagent à rien. On peut se resservir une tasse de café ou même se recoucher.

Parfois ce coup d'œil routinier peut s'avérer déstabilisant : l'image semble si différente de celle dont on a gardé le souvenir ! Impossible de ne pas suspecter l'intervention d'une patte inconnue durant le sommeil. Un artiste de l'ombre à l'inspiration aléatoire.

Si j'utilise le mot « patte » c'est que je nourris des soupçons envers notre vieille chatte. J'ai quelques bonnes raisons à cela : souvent, quand je dessine, elle se met en tête de m'aider, en me conseillant par exemple sur le bon crayon à choisir : elle le taquine de sa patte jusqu'à ce qu'il tombe par terre ; ou alors en signant mes monotypes de l'empreinte d'un coussinet imprégné d'encre typographique.

Mais je caresse une seconde hypothèse : et s'il s'agissait des deux fantômes avec lesquels ma mère entretenait d'excellentes relations ? Ou, mieux encore, de son propre fantôme ?



La Grande Paix du petit soir, 2017

REPENTIRS ET CACHE-MISÈRE

J'ai été longtemps décontenancé par cette question, que l'on m'a souvent posée :

– Pourquoi vous portaiturez-vous si souvent avec des coiffes grotesques ou des animaux sur la tête ?

Pourquoi ? Je n'en savais rien. Il m'aura fallu un impitoyable travail d'autoanalyse pour en appréhender les raisons. Diagnostic : ces efflorescences qui prolifèrent sur ma tête naissent pour beaucoup de ma paresse à dessiner les cheveux, mais également de mon manque de maîtrise du dessin. Tout le monde n'est pas Dürer, et avoir vieilli n'arrange pas les choses : comme les moustaches blanches d'un chat noir, il est encore plus compliqué de dessiner des mèches de cheveux blanches plutôt que des noires.

Ces proliférations de diverses natures – paysages, bestiaire, fantaisies carnavalesques – que j'ai tant de plaisir à représenter et étonnent et charment le spectateur (*quelle imagination ! quelle fantaisie !*) ne sont sans doute que des cache-misère, comme l'écolier essayant de masquer une incertitude orthographique par une surcharge.

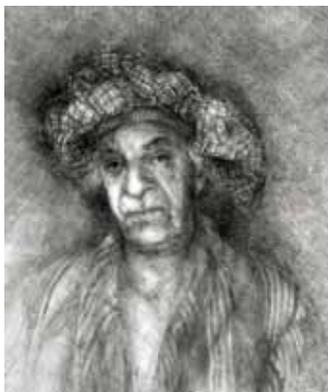
Rien à voir avec l'héroïque « repentir » d'un Delacroix re-travaillant une cambrure musculeuse, mais plutôt la dérobadie devant des difficultés que n'importe quel dessinateur se devrait de résoudre. « Un dessin mou est le dessin d'un lâche ! », tonnait le grand Ingres.

Il aura fallu l'intervention d'un des maîtres que je vénère le plus, l'immense Rembrandt, pour me sentir comme absous d'un péché, grâce à lui, rendu véniel.

Un jour que je déambulais au Petit Palais, j'ai découvert un bel autoportrait – *Portrait de l'artiste en costume oriental* – que je ne connaissais pas, dont l'étrangeté m'est apparue d'un coup. Était-ce dû à sa petite taille, ou à l'étrange présence d'un grand chien dressé devant l'artiste représenté en pied ?

La lecture du cartel m'a rempli de soulagement, quasiment d'allégresse :

Ce tableau présente l'originalité d'être le seul autoportrait sur lequel Rembrandt se soit représenté en pied. Des radiographies du panneau ont révélé que Rembrandt, mécontent de la position de ses jambes, les aurait raccourcies, puis, ultérieurement masquées totalement avec un chien.



Hop ! dès le matin, 2012



Les Délicieux Jours de fête, 2012



Le printemps est bien arrivé, 2014



En bonne entente, 2014



Frimas, 2015

ON DIRAIT DU PETIT GIRAUD !

Quand une personne se sent obligée de vous complimenter sur votre travail, elle le fait presque toujours en se référant à une grande figure de l'histoire de l'art. À l'époque, lointaine, où je réalisais des monotypes rehaussés d'encre, c'était le grand Paul Klee qui était invariablement invoqué.

Aujourd'hui, patatras ! c'est Rembrandt que l'on appelle à la rescousse. Il est vrai que je prends presque toujours mon propre visage comme sujet d'inspiration, et aussi que l'œuvre de ce géant me fascine et m'habite, comme autrefois Paul Klee. Cela étant, la comparaison devrait s'arrêter là.

Au printemps 2012, j'ai participé à une exposition collective organisée par la galerie Le Rayon Vert, à Nantes, sur le thème « détournements ».

J'avais un chromo représentant un autoportrait célèbre de Rembrandt dans un petit encadrement bon marché et un cartel en aluminium singeant celui des musées. Pour l'occasion, je m'étais permis de peindre à l'huile directement sur l'image, la transformant en mon propre autoportrait. J'y avais pris beaucoup de plaisir, comme le gamin qui imite le maître en cachette. Par la suite, après avoir numérisé cette première peinture, j'en ai réalisé un certain nombre de variations, en recourant à différentes techniques : l'huile, la cire, l'encre lithographique, l'aquarelle.

... Et je caressais ce rêve enfantin : au vu de ces barbouillages, le maître me murmurerait avec indulgence à l'oreille : *Allez, c'est pas trop mal, on dirait du petit Giraud !*



Grains de poussière, 2012



Né trop vieux, 2012

MODESTIES ?

Le jugement que je porte sur mon propre travail varie si je le compare à celui des grands maîtres ou à la plupart des productions d'artistes d'aujourd'hui. Finalement, je me retrouve bien, et sans amertume, dans la classe « géant des nains » inventée par Degas.

Revendiquant le fait que « je fais du mieux que je peux », je reste en général assez indifférent à l'opinion des autres vis-à-vis de ma production, hormis celle de quelques amis et de « gens du métier ».

Souvent, pensant me faire plaisir, des gens bien intentionnés se plaisent à énumérer les qualités dont ils parent mon travail : poésie, imagination débridée, miroir d'une vie intérieure profonde, vigueur audacieuse, virtuosité et j'en passe. Comment les convaincre que je suis peut-être beaucoup plus intéressant que mes gribouillis ?

Je n'ose reprendre à mon compte la réponse d'Oscar Wilde au jeune André Gide : « J'ai mis mon talent dans mes œuvres et mon génie dans ma vie. »

Ce serait manquer de modestie.

Êtes-vous vraiment seul dans votre cerveau ?

PHILIP K. DICK

MES VISITEURS DU SOIR

Il m'arrive certains soirs, quand je suis d'humeur oisive et d'esprit vagabond, de jouer à suggérer des visages sur l'écran de l'ordinateur.

Je choisis un peu au hasard quelques photos anciennes de ma collection, d'autres de moi, ainsi que des scans de croquis d'autoportraits. Je les superpose ensuite, sous forme de calques, en utilisant le logiciel Photoshop.

Au gré de mes manipulations, toutes sortes de personnages improbables, terrifiants, nostalgiques ou cocasses, apparaissent et s'effacent. Le plus souvent, je n'aboutis à rien de convaincant, mais qu'importe.

Parfois, tout à coup, l'une de ces apparitions me surprend, provoquant en moi un délicieux sentiment de réminiscence. Un jour, j'ai eu la bonne surprise de voir surgir l'oncle Marius, que j'aimais beaucoup, mort depuis peu.

Mon expérience la plus étonnante a certainement été de voir émerger de l'une de ces manipulations, par le simple hasard d'un



Le Beau Militaire, 2012

réglage de curseur, le visage d'un ami : Géraud de Miramon. Car, j'en étais convaincu, c'était lui ou quelqu'un de sa lignée. Ce résultat, par son caractère improbable, m'avait ravi. N'avais-je pas en effet superposé un autoportrait gribouillé au crayon, une photo de moi et celle d'un jeune militaire anonyme ? J'imprimai cette image dès le lendemain afin de la retravailler à l'aquarelle, puis à l'huile. Le chaman amateur laissait la place à l'artisan besogneux.

Quelques mois plus tard, l'occasion m'était donnée de montrer cette peinture dans une exposition chez Françoise Marbleu à la galerie Delta. Géraud vient la visiter et reste pantois devant le portrait, dont il fait aussitôt l'acquisition. Il m'a adressé par la suite ces quelques mots :

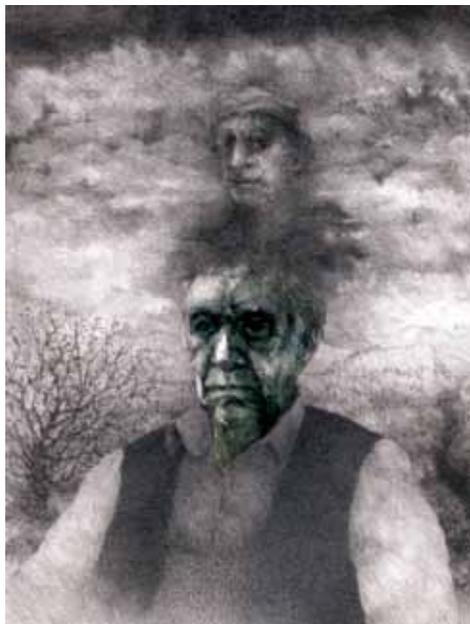
Dans mon entrée, j'ai accroché le fringant militaire qui me ressemble. À mes visiteurs, je dis que c'est mon grand-oncle François de Sinçay et tout le monde le croit, y compris ceux qui l'ont connu.



Bonjour oncle Marius, 2012

C'est un collage, et une sorte de parcours aléatoire, ou en partie aléatoire, dans ces matériaux engrangés dans notre grenier mental. Donc, finalement, l'imagination n'est qu'une forme de voyage erratique dans la mémoire, laquelle est extraordinairement vaste, et complexe dans son mode d'organisation⁶.

LAURENT DANCHIN



Évocations d'avant-hier, 2016

6. In *Parlons du dessin*. Quatre entretiens avec Jean-Luc Giraud, été 2006, à paraître.

À CHACUN SES CONTEMPLATIONS

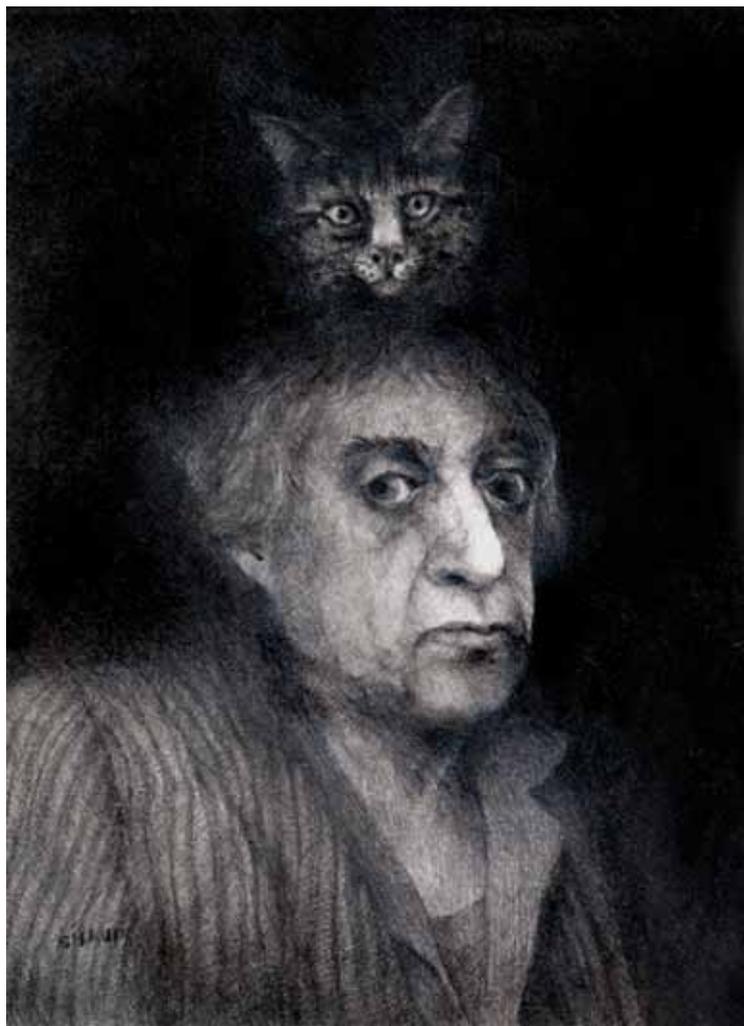
Un peu à la manière d'une séance de spiritisme nocturne et bon enfant, sans invocation particulière, ni illumination, ni une quelconque visitation, je gribouille cependant que le temps se dilue.

En bonne entente avec moi-même, cet étranger prêt à tout excuser. Engourdissement de la pensée, vide des idées !

La volonté, cette volonté si diurne et *masculine*, semble se ramollir dans l'odeur euphorisante de l'encre lithographique ou le rythme répétitif du crissement de la mine de plomb.

Souverain de ma nuit, mais modeste, je ne suis pas en quête d'inspiration et encore moins taraudé par l'envie de « faire œuvre ». Un peu aérien, mais appliqué, besogneux même, je dessine jusqu'à ce que la lassitude l'emporte.

Quand « rien ne vient », inutile de s'obstiner. Mieux vaut s'en prendre alors au choix d'un mauvais papier, de l'encre qui sèche trop vite, ou à cette idiote de chatte qui s'applique à poser ses empreintes partout où il ne faut pas.



Complicité nocturne, 2014

LE BON MODÈLE

Si je dessine mon propre visage bien plus souvent que celui d'autres personnes, c'est avant tout parce que je sais prendre de la distance vis-à-vis de lui.

Et puis, la personne qui pose, il faut ou la payer ou lui parler, parfois les deux à la fois, alors qu'entre moi et moi, c'est silence et gratuité.

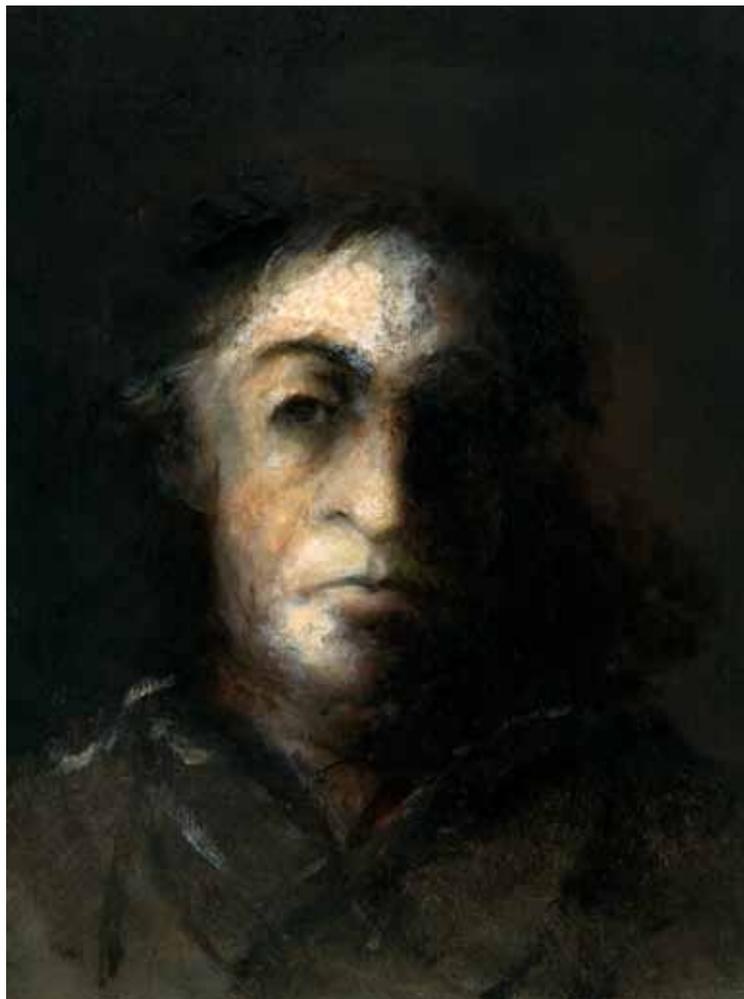
Je regarde sans émotion particulière le jeu des vides, des pleins, les volumes qui forment mon visage, essayant de saisir la lumière qui s'y promène, toujours différente.

Je pourrais dessiner avec la même approche un paysage, la façade d'un immeuble ou un tas de pommes de terre.

Le visage des autres, c'est une autre affaire ! Bien vite, ému, l'empathie me gagne, ou au contraire la répulsion.

Mais – adieu façades, paysages et patates ! – le pire vient quand je me mets à vouloir « faire ressemblant ».

Je pose bien. J'anticipe les souhaits du dessinateur tout comme il respecte les miens. Nous sommes toujours prêts à nous excuser réciproquement quand l'un des deux n'a pas la forme. On s'entend bien.



Le Vent de l'aile de la mélancolie, 2014

*Oui, j'irai dans l'ombre terreuse
Ô mort certaine, ainsi soit-il.*

GUILLAUME APOLLINAIRE

LA GALERIE DES OUBLIÉS

J'ai été pris, voici quelques années, d'une soudaine et déraisonnable frénésie : acheter des portraits à l'huile du XIX^e siècle, principalement aux enchères sur le site eBay.

J'ai dû m'arrêter, faute de place sur les murs, car il était hors de question d'en revendre certains à seule fin d'en acquérir de nouveaux. Les maladroits comme les mutilés, tous me sont chers. Je me vois un peu comme une famille d'accueil.

J'éprouve un sentiment de connivence, une complicité de confrère, envers ces petits maîtres oubliés. Je me reconnais dans la modestie de leurs ambitions, où prime le souci du travail bien fait plutôt que l'idéal du grand art. J'éprouve du plaisir à parler technique avec eux tant la maîtrise dont la plupart témoignent me stimule.

Je me plais à imaginer la cérémonie du portrait.

Que disent les regards échangés entre le peintre et son modèle ? Semblent-ils complices l'un et l'autre, ou bien dis-



Portrait meurtri, bradé sur eBay

tants ? Est-ce un simple lien de travail qui les réunit ? Sont-ils amoureux l'un de l'autre ? Entre deux séances de pause, s'ignorent-ils, bavardent-ils gaiement ?

Comment parler sobrement, sans émotion excessive, de ces visages aujourd'hui oubliés : jeunes filles rêveuses, bourgeois si fiers de leur situation, abbés « quatre bras », vieillards au regard lointain ? Que dire de mes lointains confrères, désormais à l'état de fantômes, qui se sont appliqués à pérenniser la présence de ces inconnus dans le monde d'ici-bas ?



Le Linceul de Saïtapharnès, 2012



*Je remercie mes vieux amis Daniel Bizeul
et Christian Vogels pour leurs lectures
attentives de cet ensemble de textes et pour leurs conseils
qui m'ont aidé à trouver la mise en musique.
Toute ma gratitude envers Monique Arnault-Lemerle,
qui m'a chaleureusement encouragé dans ce projet
et a contribué à sa concrétisation.*

MYCELIUM

88, quai de la Fosse - 44100 Nantes

Mycelium@rocketmail.com
www.Mycelium-fr.com

en couverture :
Les Douceurs d'un nid

ISBN : 978-2-35532-291-4

Achevé d'imprimer pour le compte des éditions Lelivredart en décembre 2017